John Cultiaux

Le travail : un espace d'émancipation du sujet ?

Penser la place du citoyen dans l'espace politique et économique européen implique nécessairement une réflexion sur l'impact des mutations du travail (individualisation, flexibilisation et intensification) sur la possibilité d'épanouissement, d'autonomie et d'expression critique d'un sujet.

Les attentes des individus à l'égard du travail ont évolué[1]. Ainsi, si le travail demeure une valeur incontournable dans la construction des identités, l'individu contemporain s'investit aussi dans son couple, sa famille, le cercle de ses amis ou dans d'autres activités. De plus, il attend de son travail qu'il soit plaisant, c.-à-d. une opportunité de développement personnel ou d'épanouissement *par* le travail, lorsque cela est possible, ou, plus généralement, *au* travail. Par ailleurs, le management contemporain s'attache à mobiliser subjectivement le travailleur : l'enjeu est bien, à tous les niveaux de l'entreprise, de l'impliquer et de le responsabiliser. Pour autant, cette attente de « subjectivation du travail » rencontre-t-il effectivement le souci d'épanouissement des travailleurs ?

Certains indices le laissent penser : pour certains travailleurs, et en particulier pour ceux qui investissent le travail comme un espace privilégié de construction identitaire, la flexibilisation ou l'individualisation du travail et des parcours d'emploi (qui sont, avec leur corollaire d'intensification, les principaux traits de l'évolution du travail au cours de ces dernières décennies) peuvent ainsi correspondre à un souci de concilier carrière et vie familiale et de s'éprouver en tant que sujet autonome au travers de son activité. Toutefois, sous un alibi d'émancipation du sujet, ces évolutions rendent compte d'une nouvelle modalité de contrôle et de pouvoir inscrite au cœur de dispositifs explicites (de formation, d'évaluation ou, plus récemment, de « coaching ») et implicites (l'idéal du toujours plus, une demande d'adaptabilité permanente…) de mobilisation qui a précisément pour objet la canalisation de l'énergie psychique en force de travail[2].

Ces évolutions ne sont pas sans conséquences et sont susceptibles d'affecter l'individu dans ce qu'il a de plus intime. Celui-ci se retrouve ainsi plus seul que jamais face à la nécessité de « prendre sur lui », de « s'adapter » ou de « se responsabiliser » par rapport à des situations sur lesquelles il n'a pas entièrement prise. C'est ainsi que l'on peut constater la difficulté de certains individus à donner sens à leur activité, en particulier dans les périodes de changement ou de crise, ou encore la croissance des troubles psychiques générées par l'expérience du travail[3]. Dans ces situations, la promotion d'un sujet par le travail constitue bien un leurre. ◆

[1] Evolutions que confirme une récente étude empirique menée dans six pays européens sur le rapport des générations au travail et la problématique intergénérationnelle. Rapports du projet SPReW (Social patterns of relation to work) disponibles sur: www.ftu-namur.org/sprew

[2] Nous renvoyons ici le lecteur à l'analyse proposée par Vincent de Gaulejac dans : La société malade de la gestion *(Paris, Seuil, 2005).*

[3] La souffrance psychique est la deuxième maladie professionnelle reconnue après les troubles musculosquelettiques (TMS).

© pressmaster – Fotolia.com

John Cultiaux, sociologue clinicien, est chercheur senior au centre de recherche Travail & Technologie de la Fondation Travail-Université (www.ftu-namur.org).